

tateurs, les historiens ; il a appris beaucoup par l'observation. C'était, vous le savez, un penseur, et ses pensées ne ressemblaient pas aux pensées des autres. Il y avait chez lui une originalité qui caractérisait chacun de ses discours. Il avait des thèses favorites qu'il aimait à expliquer et sur lesquelles vous êtes parfaitement fixés aujourd'hui, et je regarde cela comme une grâce. Qui de vous, en effet, ne sait pas aujourd'hui à quoi s'en tenir sur les droits de l'Eglise, sur l'infailibilité du Souverain Pontife, sur les devoirs de l'Etat envers la société religieuse, sur tout ce qu'il y a de condamnable dans le matérialisme, sur la liberté humaine et sur les diverses applications qu'on en veut faire ?

Il a été votre docteur, il a été votre maître. Il a été philosophe, mais c'était un philosophe à la manière de son divin Maître, il parlait pour être compris des petits enfants. Sa parole si savante était une parole simple. La parabole lui était facile. Il aimait à méditer l'évangile, et c'était pour lui une joie que de pouvoir s'épancher sur les questions les plus ardues de la religion, sur nos saints mystères, en présence des petits enfants.

Parole patriotique que celle de Mgr. Lafleche. Pendant longtemps cet homme a pris part à toutes nos fêtes nationales. Il semblait alors qu'il fallait nécessairement l'entendre, qu'il manquait quelque chose à la démonstration du jour, si on n'avait pas eu une parole tombée de ses lèvres.

Il aimait son pays. Et comme il aimait à rappeler ses origines divines, providentielles, la mission qu'il a à accomplir ici ! Avec quelle sympathie et quelle force de conviction il parlait de nos frères qui habitent la république voisine ! Comme il les félicitait de ce zèle qu'ils mettent à conserver et leur langue et leur foi ! Quand il allait quelquefois visiter les églises canadiennes, quand il rencontrait de ses prêtres des Trois-Rivières qu'il avait envoyés là, comme missionnaires, comme il aimait à leur parler, à ces exilés, à leur dire qu'ils devaient conserver la langue de leurs ancêtres, la langue du foyer, leurs journaux, leurs coutumes, tout en étant les sujets loyaux de la république où ils étaient venus chercher asile !

Mais ces paroles patriotiques étaient d'un patriotisme surnaturel. S Paul n'apparaît encore ici comme l'idéal. J'aime à revenir à lui souvent. S Paul disait, vous le savez, des choses admirables. Mais s'inquiétait-il de savoir comment il parlerait ? A Dieu ne plaise. Il ne cherchait que Dieu et sa gloire. Il savait qu'il avait des défauts naturels, mais que lui importaient ces défauts ? L'apôtre, laissant de côté les préceptes des rhéteurs, laissait parler son cœur ; c'était son esprit, illuminé par la connaissance, qui se communiquait dans le verbe que Dieu mettait sur ses lèvres, et pour tout dire, il voulait être anathème pour ses frères, il était prêt à donner pour eux son âme cent fois, mille fois, s'il le fallait, et il remportait des triomphes comme les plus éloquents n'en ont jamais remportés. Mgr. Lafleche était comme S Paul : l'accent, la prononciation, les artifices de la rhétorique, il ne connaissait pas cela, il méprisait tout cela.

Quand il voulait parler, il prenait son âme et il la donnait, et il la donnait pour Dieu. Qu'allait-on dire à la suite de ses paroles ? Allait-on le féliciter ? allait-on le critiquer ? cela lui importait peu.